

Hommage à André Donnet

Olivier REVERDIN

En 1934, la Faculté des lettres de Genève ne comptait que quelques dizaines d'étudiants actifs. Parmi eux, un petit groupe, très uni, qui se retrouvait au grand cours d'Albert Thibaudet et aux conférences de littérature latine d'André Oltramare.

C'est à ce groupe que s'est tout naturellement agrégé André Donnet quand, sur le conseil de ses maîtres de Saint-Maurice, il est venu faire à Genève ses études universitaires. Bien vite, par l'exubérance de son tempérament, tout ouvert à l'amitié, il en devient un des animateurs.

Il nous venait du Valais. Nous étions tous des Genevois de Genève. Il avait reçu à Saint-Maurice une formation différente de la nôtre, et qui nous en imposait. Il avait été le disciple des chanoines Paul Saudan et Norbert Viatte, dont il devait par la suite honorer la mémoire en publiant le beau volume de la *Bibliotheca Vallesiana* qui contient des lettres d'eux, et en leur rendant, dans ce volume, un hommage vibrant de sensibilité et de reconnaissance. C'est à eux, dans une large mesure, qu'il doit son respect pour les textes historiques, qui sont autant de messages que le savant se doit d'interpréter en mettant tout en œuvre pour ne pas en dénaturer le sens.

À Genève, en ce temps-là, privilège rare, nous avions quelques maîtres qui se consacraient entièrement à leur enseignement et à la formation de leurs élèves, sacrifiant souvent leurs propres recherches pour favoriser celles des jeunes. L'historien Paul-Edmond Martin était l'un d'eux. Sa disponibilité était émouvante. André Donnet en a bénéficié très largement. C'est aussi à Genève qu'il s'est lié d'amitié avec deux hommes qu'il a, par la suite, associés à ses entreprises valaisannes : Louis Blondel, de beaucoup son aîné, et Marc-R. Sauter, son camarade d'étude. Il a encore eu le privilège, pendant sa période de formation, de travailler avec Léon Kern, archiviste fédéral, qui a dirigé sa thèse de doctorat sur l'Hospice du Grand Saint-Bernard. Bref, il a été à très bonne école, dès le collège, et cela confère à son œuvre écrite rigueur et plénitude.

Dans quelle mesure André Donnet a-t-il planifié à l'avance sa carrière ? Il serait lui-même bien embarrassé de le dire. Le fait est que cette carrière présente une très grande unité. Une logique interne en sous-tend les

étapes, et aussi une conscience très précise de ce qui devait être entrepris pour qu'on puisse un jour écrire autrement qu'avec des mots et des figures de rhétorique l'histoire du Valais.

Le travail préalable à accomplir était énorme. Il fallait en effet tout d'abord doter le Valais d'archives scientifiquement accessibles, d'une vraie bibliothèque, d'un service archéologique digne de ce nom, d'un musée qui fût mieux que la présentation de quelques trésors dans un cadre admirable.

Si le Valais a maintenant tout cela, c'est à André Donnet qu'il le doit. Au prix de vingt-cinq ans de travail acharné, dont les autorités cantonales ont d'emblée compris l'importance et reconnu la valeur, il a fait de son canton, pour ce qui est de la mise en valeur de ses traditions, de son patrimoine et de son histoire, un canton d'avant-garde. Désormais, l'infrastructure existe. D'autres surtout en tireront profit. L'œuvre est durable. Elle aurait pu suffire à combler les ambitions d'un autre. Pas celles d'André Donnet.

Il a lui-même, dans divers domaines — le Valais étant toujours le lieu de convergence de ses intérêts —, produit une imposante œuvre scientifique et littéraire. Elle s'étend du Moyen Age au XIX^e, voire au XX^e siècle ; l'histoire des monuments et des œuvres d'art, celle des institutions s'y trouvent en bonne place ; mais c'est aux hommes surtout qu'il s'est intéressé. A ceux qui ont fait l'histoire, de Mathieu Schiner à Maurice Troillet ; et aussi — peut-être avec prédilection — à ceux qui en ont été les témoins, humbles souvent. Leur témoignage ne permet-il pas de restituer aux événements les vibrations de la vie ? Il s'est d'emblée montré très moderne. Il a compris intuitivement l'importance de ce que l'histoire avait trop longtemps tenu pour futile.

L'œuvre d'André Donnet dépasse de beaucoup ce qui apparaît dans la bibliographie de ses propres travaux. S'inspirant de l'exemple de son maître Paul-Edmond Martin, il a consacré une part notable de son temps à favoriser les travaux d'autrui. Mieux que cela : à les susciter. Ces travaux, auxquels les siens sont mêlés, remplissent les 32 tomes de *Vallesia*, les 15 tomes de la *Bibliotheca Vallesiana*, dont il a été l'infatigable éditeur. Au total, cela représente une œuvre considérable, dont les autorités ont eu le mérite de reconnaître très tôt l'utilité et la portée, et qu'ils ont encouragée. La lucidité avec laquelle Maurice Troillet scrutait l'avenir et entraînait le Valais vers de nouvelles formes d'économie dont devait nécessairement naître une société nouvelle, n'y a certainement pas été étrangère. Un jour que nous parlions à Berne d'André Donnet — il savait notre amitié — il m'a dit le prix qu'il attachait à ce qu'au moment de faire sa mutation économique et sociale, le Valais acquière une connaissance plus sûre et une conscience plus aiguë de son passé et de sa personnalité, de manière à demeurer fidèle à lui-même dans le changement. Pour cela, me dit-il, André Donnet est mon homme. C'est lui qui s'en charge.

L'importance de l'œuvre, et sa qualité, n'ont pas échappé au Fonds national, qui est toujours heureux d'aider qui s'aide soi-même. Il a estimé que, libéré de ses tâches administratives, chargé à Lausanne d'un enseignement qui, sans lui prendre trop de temps, le lierait à la vie académique, André Donnet pourrait se consacrer plus complètement à son œuvre d'historien. Il lui a donc accordé en 1968 un subside personnel, avec le statut de

chercheur attaché aux Archives cantonales du Valais. C'est le premier — et jusqu'ici le seul — cas où pareille distinction, qui est très rare, a été accordée à un savant dont la carrière s'est déroulée dans un canton non universitaire ; cela constitue un grand honneur — et une consécration — pour André Donnet, et pour le Valais !

Nous ne nous sommes jamais fait de compliments, mon cher André ; notre amitié n'en a pas besoin ; je dirai même qu'elle y répugne. Mais la circonstance est exceptionnelle. Tes collègues, tes amis, m'ont prié d'introduire la gerbe de travaux qu'ils sont heureux de t'offrir. Je ne suis pas face à toi — tu m'aurais bien vite interrompu en me demandant dans un grand éclat de rire de qui je me moquais — mais devant des feuilles de papier, ce qui m'enhardit à écrire une bonne fois, noir sur blanc, mon respect, mon admiration et ma reconnaissance pour ce que tu as fait, pour ce que tu continues et continueras à faire, pour ce que tu es. Je sais que les sentiments que j'exprime sont aussi ceux de tes amis qui te dédient ce tome XXXIII de *Vallesia*.

Dans un instant, mon pli sera livré à l'administration des postes, dont tu as les meilleures raisons familiales de savoir avec quelle conscience elles l'achemineront. Il ne m'appartient plus. Force te sera donc bien de le lire, et d'y reconnaître le reflet de l'affection et de l'admiration que nous te portons tous.